

Henri Mercillon, *La Rémunération des employés*

Alain Touraine

Citer ce document / Cite this document :

Touraine Alain. Henri Mercillon, *La Rémunération des employés*. In: Annales. Economies, sociétés, civilisations. 11^e année, N. 3, 1956. pp. 406-407;

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1956_num_11_3_2566_t1_0406_0000_1

Fichier pdf généré le 08/11/2018

intervenir « la volonté de contrôle » des nations. En particulier, depuis la seconde guerre mondiale, « l'unité et l'homogénéité de l'espace mondial se sont effritées au profit de quelques espaces nationaux dominants et privilégiés ». En somme « le conflit des forces de régression et des forces de progrès se livre dans le comportement économique national ; le choix entre l'économie mondiale et la nation, entre l'espace économique et l'espace politique témoignent (*sic*) des incertitudes de l'esprit humain vis-à-vis des forces sociales en mouvement ».

L'historien pourra utiliser les nombreuses données statistiques, telles que : répartition des prêts de la France et du Royaume-Uni avant 1914, produit national brut de la France en 1949, importation de matières premières de 11 nations d'Europe occidentale en provenance d'Europe orientale en 1938 et en 1949, ou encore « niveaux » d'immigration en Argentine et au Brésil dans les années 1911-1920 et 1941-1948 ou 1941-1945. — ROBERT SCHNERB.

Salaires et niveaux de vie. — A côté des ouvriers d'usine, dont on considère — un peu rapidement — qu'ils représentent une classe sociale fortement organisée et orientée par une forte conscience de classe vers l'action révolutionnaire, les employés de commerce, d'industrie ou de bureau forment une catégorie de plus en plus nombreuse qui, par son type d'activité et son niveau de rémunération, tend à se rapprocher des ouvriers et qui, cependant, s'en éloigne par ses attitudes et ses aspirations. L'opposition sociale et politique des deux catégories se maintiendra-t-elle ou, au contraire, s'estompert-elle et, dans ce cas, quel sera le rôle des employés dans le mouvement social des travailleurs jusqu'ici nettement orienté par les ouvriers d'industrie ?

Ces questions qui se posent aux sociologues qui, en France, par exemple, commencent à étudier ce vaste domaine de recherche, ne peuvent être résolues tant que nous manquerons des données les plus simples sur la condition des employés et l'évolution de leur statut économique et social. Ce livre¹ représente un effort considérable pour préciser l'état actuel des rémunérations dans ce secteur et pour définir l'évolution du niveau de vie des employés depuis 1936 ou 38 et depuis 1914. Pour presque toutes les catégories étudiées, les rémunérations en 1953, compte non tenu de la Sécurité Sociale, sont nettement inférieures à celles de 1936 et celles-ci, à leur tour, représentaient une chute considérable par rapport aux salaires de 1910-1914. En même temps, l'éventail des salaires s'est refermé. Ces considérations, qu'il faudrait corriger à l'heure actuelle, en tenant compte de l'évolution des salaires depuis deux ans et en évaluant le progrès des avantages sociaux depuis 1945, devraient surtout être mises en rapport avec l'évolution professionnelle des catégories considérées. La « prolétarianisation » est moins, ici, la baisse de niveau de vie d'individus exerçant une fonction qui ne se transforme pas que la complète transformation des employés, de plus en plus nombreux et dont le travail est de plus en plus soumis aux principes de la grande série et de la mécanisation. Enfin, l'auteur n'a pu analyser les formes

1. Henri MERCELLON, *La Rémunération des employés*, Paris, A. Colin, 1955 ; in-8°, 252 p. (« Études et mémoires », Coll. du Centre d'Études économiques.)

de rémunération. S'il montre, par des chiffres nombreux, la baisse considérable par rapport au début du siècle de la part de la guelte dans le salaire de vendeur et la tendance actuelle à redonner de l'importance aux éléments variables — et généralement arbitraires — de la rémunération, il ne montre pas les rapports de cette évolution avec les transformations économiques des entreprises considérées et avec la situation politique et sociale.

On ne saurait faire grief à ce livre de rester purement descriptif. Il constitue un premier effort pour mettre à la disposition des économistes et des sociologues des informations qui leur sont indispensables. Il faut souhaiter que ceux-ci sauront en tirer parti pour des recherches plus approfondies. — ALAIN TOURAINE.

VIE INTELLECTUELLE ET RELIGIEUSE, HIER ET AVANT-HIER

De l'Humanisme en Angleterre. — « Humanisme Tudor » : quel terme usé ! Que veut-on dire exactement par là ? On peut penser au nouveau savoir, à l'« italianisation » de l'Angleterre, à Érasme, Colet, More, aux grands changements dans l'enseignement — fondations de collèges, créations de chaires sous patronage royal ou noble — puis à l'ultime floraison de cette plante soudainement entourée de soins, à l'âge élisabéthain. Mais ce ne sont là qu'idées vagues, presque abstraites, et c'est justement le mérite du livre de M. FRITZ CASPARI¹ de les ramener au niveau du concret. Jusqu'à quel point, demande-t-il, les grands humanistes Tudor ont-ils accepté le système social existant, dans quelle mesure s'efforcèrent-ils d'y apporter des changements ? Qui étaient-ils et au demeurant, quelles étaient leurs relations les uns avec les autres ? Car il existe, entre eux, comme au sein de toute élite intellectuelle, une série de liens précis : les premiers humanistes anglais, Linacre Grocyn, William Latimer, Colet, avaient eux-mêmes étudié en Italie ; More fut élève de Colet ; Pole, et probablement Starkey, de Latimer ; Elyot était ami et disciple de More. Et naturellement, au cœur, se trouve cet esprit universel, l'ami de Colet et de More, cet étranger pourtant presque anglicisé, Érasme : à juste titre, l'auteur lui consacre un chapitre. Voilà la génération des grands humanistes Tudor dont les Élisabéthains furent les épigones. Quelle fut leur philosophie sociale ? Avec quel succès la mirent-ils en pratique ? Dans quelle mesure la transmirent-ils intacte à leurs disciples ?

Selon M. Caspari, ils étaient essentiellement conservateurs. Acceptant comme un fait donné la structure hiérarchique de la société, ils s'efforcèrent de former ses dirigeants à toutes les vertus sociales, en redonnant vie au concept de l'aristocratie, en créant, à partir de l'aristocratie rurale établie, une classe de gouvernants platoniciens, aptes, non seulement du point de vue politique mais aussi moral et intellectuel, à servir le nouvel État monarchique centralisé. Ils utilisèrent leur connaissance de Platon et d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien pour justifier la structure aristocratique de la société anglaise, la hiérarchie « d'ordre et de degré » au sein de l'État. Ils

1. FRITZ CASPARI, *Humanism and the social order in Tudor England*, Chicago, 1956.